



La vie commence à changer

PAR BASIL DAVIDSON*

Nées dans le feu de la guerre de libération, de nouvelles communautés offrent les moyens d'un nouveau mode d'existence.



● Une certaine presse occidentale découvre subitement — à grands cris d'étonnement — que le Mozambique est un pays stable et bien gouverné; elle découvre encore que le Mozambique du Frelimo est un pays non aligné dont la politique n'est guidée que par ses propres intérêts, tels qu'il les définit en toute indépendance. Enfin, dernière découverte de cette presse : ce Mozambique dispose de ressources suffisantes et des capacités politiques nécessaires pour devenir, dans les vingt ans qui viennent, un des pays les mieux placés du tiers monde.

Bien sûr, ces découvertes, la presse occidentale aurait pu les faire il y a bien longtemps, mais, alors, elle n'aurait plus été ce qu'elle est. Car ce sont des « découvertes » inhérentes à l'histoire du Frelimo lui-même et à la lutte difficile de ce peuple pour sa libération dans le contexte d'un monde moderne. Inhérentes à la politique fondamentale d'autodétermination et de développement suivie au Mozambique, et dans une clarté de plus en plus grande, depuis que les premières unités combattantes ont installé des zones libérées dans les provinces de Cabo Delgado et de Nyassa : en d'autres termes, depuis 1965.

Voilà une affirmation qui aurait fait rire la presse orthodoxe il y a quelques années, à moins qu'elle n'ait préféré la dénigrer comme du romantisme creux, ou encore qu'elle ne l'ait rejetée comme un autre aspect démagogique de la négritude : en effet, qu'a vu la presse orthodoxe dans la lutte du Frelimo pour la libération nationale, sinon une aventure hasardeuse, un exercice de propagande ou du terrorisme? Tel ne fut pas le cas d'« Afrique-Asie ». Ici la pratique et la théorie de la libération mozambicaine ont été suivies pas à pas, soigneusement examinées et discutées. Aujourd'hui, l'heure est venue de prendre du recul pour regarder le chemin parcouru pour analyser les erreurs commises, les traverses empruntées; pour voir à cette lumière, et en dépit

de cela, les réalisations aujourd'hui qui sont considérables. Elles concernent bien des domaines de l'activité concrète.

Voyons d'abord un aspect spécifique de ces réalisations fondamentales — la pratique et la théorie du « *poder popular* », du « pouvoir populaire » — et considérons l'état actuel des « *aldeias comunais* », expression souvent traduite par « villages communaux », mais qui devraient être désignés comme des « villages communautaires » (car un village peut être et est souvent en guerre contre lui-même, déchiré par des conflits de classe, ou de génération tandis que le point

essentiel pour une « *aldeia communal* », c'est qu'elle est une communauté consolidée dans laquelle de tels conflits, qui certes existent toujours, sont sur le point d'être résolus). Je proposerai donc que nous pensions ces « *aldeias comunais* » comme étant, ou étant en train de devenir des villages communautaires.

La pratique vient avant la théorie. Comme ses mouvements frères en Angola, ou en Guinée-Bissau, le Frelimo n'avait pas, et ne pouvait pas avoir de théorie toute faite de la libération. Il a dû trouver son chemin, avec des tâtonnements — beaucoup de tâtonnements et d'erreurs — vers la pratique de la libération d'où, le moment venu, une théorie claire de la libération put émerger et se cristalliser.

Les idéologues européens qui pensaient ou pensent autrement (et, bizarrement, il y en a qui préfèrent encore penser autrement) sont des doctrinaires de salon pour lesquels la réalité se cache sous les couvertures des livres. Ceux-là auraient peut-



Le salut du président Samora Machel.

Avec ceux du village communautaire de Natacala.

(*) Basil Davidson est un écrivain et un journaliste progressiste britannique, qui s'est particulièrement penché sur les problèmes de la libération de l'Afrique et des ex-colonies portugaises.

être pu commencer une lutte de libération; ils n'auraient jamais pu survivre à ses premiers mois; et encore moins la mener à son terme.

Les pionniers du Frelimo, eux, ont survécu et gagné parce qu'ils se plaçaient sur le sol ferme, solide de la réalité dans laquelle leur lutte devait être menée.

Les besoins de cette réalité, les nécessités de cette pratique résidaient dans le concept de libération par soi-même. Quel que soit le courage montré par les combattants du Frelimo dans les jours difficiles des années 1960, rien d'utile n'aurait pu être fait si le peuple du Mozambique (du moins une fraction décisive; en fait, une fraction de plus en plus grande) n'avait découvert par lui-même la possibilité et la nécessité de la libération. La tâche essentielle du Frelimo fut la lutte armée contre le pouvoir colonial, mais, plus encore, de montrer la voie de cette découverte.

Écoutons Samora Machel, dans une conversation récente : « *Les idées viennent de la pratique. Quand nous avons commencé, il y a des années, nous voulions libérer notre peuple; et nous avons trouvé que le peuple doit se libérer lui-même si cette libération veut être véritable. Nous avons découvert qu'un peuple ne pouvait se libérer lui-même s'il ne participait pas directement au processus de libération. Alors, petit à petit, nous avons adopté une pratique révolutionnaire dans les zones libérées que nous contrôlions et que nous protégeons contre le pouvoir colonial, qui a rendu possible cette participation de masse (qu'elle soit politique, sociale ou culturelle), qui a commencé puis s'est développée d'elle-même.* »

« *Nous avons acquis beaucoup d'expérience. Nous avons fait des erreurs et nous avons appris à les corriger. Nous avons eu des succès et nous avons vu comment les élargir. Et en faisant cela, notre théorie de la pratique a évolué.* »

Aujourd'hui, les « *aldeias comunais* » sont le résultat de cette pratique et de cette théorie : celles du pouvoir populaire. Ce sont un des instruments opérationnels du processus d'autolibération, qui a commencé avec la guerre anticoloniale et qui continue aujourd'hui dans la phase de la reconstruction post-coloniale.

Écoutons encore Samora, cette fois dans une intervention au comité central du Frelimo, en 1978 : « *Ce que nous disons, soulignait-il, c'est que l'idéologie révolutionnaire de notre mouvement a été forgée dans chacune des batailles politiques que nous avons dû mener, dans chacune des options que nous devons choisir. La lutte contre le racisme, la lutte contre le tribalisme n'ont pas été menées au nom de vagues principes d'unité ou d'affirmations idéalistes sur l'égalité de l'homme.* »

« *Cette lutte fut, et reste, un choix de classe dont la clarté vient de la nécessité de se battre contre ceux qui avaient des ambitions économiques et contre les*

opportunistes politiques dont le but était, au fond, de se substituer aux colonialistes tout en perpétuant, à leur profit, le capitalisme au Mozambique. La lutte pour l'émancipation des femmes, la définition d'une politique de clémence (envers les ennemis d'hier), la lutte contre l'élitisme, la construction d'une vie collective : voilà certaines des confrontations de classes qui ont eu lieu au sein de notre organisation, c'est-à-dire au sein du Frelimo, et qui ont provoqué des actions des réactionnaires, actions parfois sanglantes... »

C'est dans ce cadre que se sont développées la force et l'unité qui ont permis au Frelimo de vaincre tous ses ennemis.

Mais, évidemment, cette unité et cette force ont été nécessaires — et le sont encore au moins autant — quand le pouvoir colonial a été battu et la guerre terminée. Elles sont nécessaires pour lutter contre l'héritage colonial; un héritage de pauvreté économique et sociale extrême; de désarroi, de confusion, de ruine physique, mais aussi un vide total de toutes institutions d'autogouvernement et de pratique démocratique dans les régions évacuées par le pouvoir colonial. Ce que le Frelimo a dû faire, c'est étendre la pratique et la théorie du pouvoir populaire au pays tout entier, à toutes ses localités, à toutes ses communautés.

Des structures nouvelles

Ce processus d'extension ne pouvait pas se faire administrativement, pas plus qu'il n'avait pu l'être dans les zones libérées de Cabo Delgado, de Nyassa ou de Tete. Ce devait être encore un processus de changement, aussi bien culturel que structurel. Pour citer encore Samora, « *il devait être la recherche de solutions populaires* » à tous les problèmes urgents ou, en d'autres termes, de solutions dans lesquelles le processus de participation à l'autolibération pouvait être encore élargi, approfondi et renforcé. Et c'est dans ce processus de participation, élargi continuellement, qu'on trouve la dynamique centrale de la société mozambicaine aujourd'hui.

Il devrait aller de soi que c'est un processus extrêmement difficile, une épreuve pour la morale et l'intelligence. Seuls des doctrinaires de salon peuvent penser autrement.

Le principe fondamental — et je vais l'expliquer un peu plus loin — des « *aldeias comunais* », est que chaque communauté (quartier urbain, village rural, etc.) doit s'organiser pour analyser ses propres problèmes et possibilités; doit trouver les réponses et la politique appropriées et, enfin, agir pour rendre efficaces sa politique et ses solutions. On demande aux gens qui vivent et qui travaillent ensemble de se rencontrer, de discuter, de décider et d'agir. Tout comme le bien-être de l'individu — dans cette lutte en constante évolution — ne peut se réaliser que comme partie du bien-être de

sa communauté locale, le bien-être de cette communauté ne peut parvenir à être fructueux que dans la mesure où il contribue au bien-être d'une communauté plus large : régionale, provinciale ou nationale.

Tel est le sens du centralisme du Frelimo : on ne peut mettre un terme à la misère et à l'exploitation de quelques-uns sans mettre un terme à ces deux fléaux pour tous. Et les militants du Frelimo, au niveau de l'Etat, du gouvernement et du parti, sont là pour veiller à l'application de cet axiome. Les structures nouvelles sont les institutions d'une démocratie évolutive.

C'est pour cela qu'elles sont des institutions qui luttent contre toutes les influences de division, qu'elles soient régionalistes, opportunistes ou élitistes.

Ces structures fonctionnent-elles toujours bien? Evidemment non! Evitent-elles toujours la corruption, la démagogie, la malhonnêteté? Bien sûr que non! Mais ce qui nous occupe ici, ce n'est pas le fruit d'on ne sait trop quelle illusion utopique, l'élégante construction littéraire de l'infailibilité humaine ou quelque fantasme du verbiage révolutionnaire. Ce qui nous occupe ici, c'est un processus de lutte.

Processus très difficile certes, mais qui peut dire que ce défi est plus difficile à relever que celui que Samora et ses quelques centaines de compagnons relevèrent quand ils entamèrent le combat contre un pouvoir colonial tellement plus fort qu'eux, en 1964?

Venons-en maintenant au cas concret des « *aldeias comunais* », car il est très instructif. Dans la majeure partie du Mozambique, en 1975, quand l'indépendance fut proclamée, la plupart des Mozambicains avaient peu ou pas du tout de moyens de s'organiser pour vivre moins mal — sans parler de vivre bien.

Les vieilles traditions d'autogouvernement d'avant le colonialisme pouvaient peut-être être rappelées, mais comme une vision distante d'un monde différent qui existait avant que les coups de marteaux de l'exploitation coloniale ne tombent sur ce peuple. En tout cas, elles étaient inutiles dans le présent. On ne pouvait les extraire de la mémoire des anciens et les rendre efficaces; et quand bien même cela aurait été possible, ces vieilles traditions auraient charrié avec elles leur contenu des rivalités ethniques, de discrimination sexuelle et d'ignorance technologique. A part cela, en dehors des zones libérées (c'est-à-dire, sept provinces sur dix), il n'y avait que l'expérience d'une dictature coloniale, de la coercition, d'une administration arbitraire et — ce qui va de pair — un laisser-aller général.

Le Frelimo a donc apporté la pratique et la théorie du pouvoir populaire. Pour ce faire (et je ne m'attache ici qu'à un des aspects de l'expérience), il a appelé les paysans qui vivaient dans des fermes isolées ou des petits hameaux, les familles



perdues dans la brousse à se réunir en villages communautaires.

Chaque communauté, créée volontairement, devait avoir une école et un enseignant, une clinique et une infirmière, et quelques autres services. Le nouvel Etat créé par le Frelimo devait aider dans la mesure de ses possibilités à fournir des matériaux de construction, des médicaments, du personnel qualifié, etc. Mais l'initiative devait venir des villages communautaires. Les efforts personnels étaient — et restent — le maître mot. Pas d'efforts personnels, pas d'aide de l'Etat.

L'appel du Frelimo fut repris avec une volonté et une ardeur exemplaires en 1978. Un très grand nombre de paysans, dans des familles ou des hameaux isolés, répondirent à cet appel. Plus de mille villages communautaires ont été formés et leur nombre grandit sans cesse. Une fois encore, le stéréotype colonial sur la paysannerie africaine se révélait complètement faux : ces paysans n'étaient pas une « masse stagnante », n'ayant aucune capacité de compréhension, incapables de discerner où étaient leurs intérêts et incapables de répondre à des appels pour un changement constructif.

Concrètement

Au contraire, ces paysans se sont montrés absolument conscients de l'intérêt du changement. Ils avaient mal vécu parce qu'ils n'avaient eu aucune possibilité de mieux vivre; maintenant que l'occasion leur en était proposée, ils la saisissaient. Mais les leçons de la participation ne pouvaient pas être apprises si facilement. Les habitudes mentales, issues de la longue oppression coloniale, entravaient considérablement la possibilité d'apprendre ces leçons. Cette oppression, en effet, avait enseigné, et sauvagement, que les paysans ne pouvaient rien faire eux-mêmes. Toute amélioration devait leur être apportée par en haut. Et voilà que le Frelimo était venu chez eux, leur conseillant vivement de former des villages communautaires qui pouvaient disposer des facilités modernes. Ils avaient répondu à l'appel et attendaient que les facilités apparaissent.

Très peu de villages communautaires formés en 1978 méritaient vraiment ce nom. La plupart n'étaient que le résultat de mouvements vagues de paysans qui, formant ces nouvelles communautés (ou du moins la base physique de telles communautés), se contentaient alors d'attendre que l'Etat ou le gouvernement, en un mot le Frelimo, agisse à partir de là et apporte les bonnes choses dont ils avaient besoin.

En conséquence, beaucoup de ces villages étaient mal équipés pour la production. Certains étaient beaucoup trop grands; d'autres incroyablement petits. Croyant profondément à leur mouvement de libération, le dotant du don de faire des miracles (la fin du régime colonial n'était-elle pas un miracle?), les paysans attendaient que la magie commence.

Un administrateur de la province de Nampula m'a expliqué, en juin dernier, qu'il venait de recevoir une délégation de paysans qui lui disaient avoir formé un nouveau village communautaire et qui lui demandaient une école et une clinique. Au total, ils étaient quatre petites familles et furent très surpris d'entendre qu'on ne pouvait rien pour eux.

Néanmoins, les leçons du pouvoir populaire doivent être retenues, car il reste un long chemin à parcourir. Et, à côté des échecs dans cette question des villages communautaires, il y eut, vers la fin de 1978, assez de réussites pour démontrer que ces leçons peuvent être apprises et qu'une fois apprises un vrai progrès matériel et mental se réalise.

Au début de 1979, donc, le Frelimo a entamé une phase d'analyse autocritique et de discussions concernant les échecs et les moyens de les éviter. Cela l'a amené, vers le milieu de l'année dernière, à trois conclusions centrales.

La première est que la promotion de ces villages communautaires pour les familles éparpillées et les hameaux était une politique correcte. La deuxième était que l'ampleur de la réponse à l'appel du Frelimo prouvait que les paysans en désiraient activement la réalisation. La troisième, que le manque de cadres, de militants aguerris pour ce travail et capables de l'appliquer était pour une bonne part à la base des échecs subis.

« Dans deux ou trois ans, me disait un dirigeant du Frelimo l'an dernier, nous pensons que nous aurons assez de cadres pour faire face à la situation. »

Quoi qu'il en soit, la vie a réellement

commencé à changer. On peut le constater dans certains cas très avancés : c'est-à-dire dans les cas qui sont déjà des modèles pour l'avenir. Dans la province de Nampula, par exemple, j'en ai vu un. Grâce à son initiative et grâce à l'aide qu'il recevait de l'Etat, un village (qui se trouve à côté de la route ouest-est de la ville de Nampula à la mer), a déjà une école primaire qui fonctionne à tous les niveaux, une clinique, un mécanicien pour les outils agricoles et, quand j'y étais, on construisait de nouvelles granges et des hangars pour stocker les produits.

Comme on pouvait s'y attendre, ce village était le théâtre d'une lutte continue contre les anciennes habitudes mentales, les anciennes divisions, les anciennes formes d'exploitations (des femmes par les hommes par exemple), qui graduellement s'effaçaient pour devenir unité et force qui transforment la vie et construisent dans un sens absolument pas démagogique, antidémagogique même, une nouvelle société.

Le processus, on le voit, est long et difficile, mais il embrasse le vrai sens de cette révolution mozambicaine dans sa réalité dynamique.

Samora l'a dit il y a longtemps : « Quand nous avons pris les armes pour combattre l'ordre ancien, nous sentions le besoin obscur de créer une nouvelle société, forte, en pleine santé, prospère, où tout notre peuple libéré de l'exploitation coopérerait pour le progrès de tous. Au cours de la lutte, de la lutte très dure que nous avons eu à mener contre les éléments réactionnaires, nous sommes arrivés à comprendre plus clairement notre objectif. Nous avons senti surtout que la lutte pour créer de nouvelles structures serait un échec sans la création de nouvelles mentalités... »

Ils y ont réussi — comme dans la lutte pour ces villages de communauté — et tout ce qu'ils peuvent réaliser est là pour le démontrer. Concrètement.

BASIL DAVIDSON